

Zeitschrift: The Swiss observer : the journal of the Federation of Swiss Societies in the UK
Herausgeber: Federation of Swiss Societies in the United Kingdom
Band: - (1934)
Heft: 645

Artikel: L'échec de deux emprunts
Autor: Royet Grisel, R.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-687188>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

MINISTER H. RUFENACHT. †

The *Swiss Observer* deeply regrets to announce the death of Dr. Hermann Rüfenacht, formerly Swiss Minister in Germany, which occurred in Berne on Friday, February 23rd, at the age of 67.

Dr. Rüfenacht was born in 1867, in Berne, where he was educated at the "Städtische Gymnasium"; he studied afterwards law at the Universities of Berne, Geneva, Vienna and Berlin.

From 1893 to 1912 Dr. Rüfenacht practised as an advocate in Berne, where he enjoyed the reputation of being one of the leading counsels. In 1913 the Federal Council appointed him to the post of Director of the newly created Federal Office of Social Insurance, which post he occupied until 1922. During this period Dr. Rüfenacht took also a great interest in the political life of his native canton. He was both a member of the town executive as well as of the Grand Council, and on several occasions the Swiss Government sent him on special missions to various International Conferences.

In 1922 he was appointed Swiss Minister to Germany, in succession to the late Dr. von Planta, which post he occupied until 1932. After his return from Berlin, he entered the Board of the "Caisse Fédérale de Prêts," an institution which was founded for helping those banking, industrial and commercial undertakings which were suffering from the effects of frozen credits, as its vice-chairman. He was also the author of many works on subjects of law.

The news of the passing away of Minister Rüfenacht has caused widespread regret throughout Switzerland. A life rich in services for his country has come to an end. When in 1913 he gave up his practice as one of the most successful advocates, in order to enter into the services of the Swiss Confederation, he undoubtedly made a heavy financial sacrifice. He was also heart and soul in his profession, and it must have cost him considerable heart-burning to change over to an entirely new field of activity. But he did not hesitate a moment; his country needed his services, and the Government did not appear in vain. The high hopes which were set on him met with no disappointment. The ten years which he spent at the head of the Federal Institution were highly beneficial to the country.

It is therefore not to be wondered at that, when in 1922 the post of Swiss Minister to Germany became vacant, the Federal Council offered the vacancy to Dr. Rüfenacht. The selection was

a happy one; his intellectual accomplishments, his tact and sound judgment made him eminently fitted for a diplomatic career. He has served his country well during his ten years' sojourn at Berlin. If the relations between the two countries not only remained friendly but improved, it was solely due to the untireless efforts of our diplomatic representative.

The Swiss Legation at the Fürst Bismarckstrasse was also the meeting-place of the intellectuals of the German capital. The musical evenings, recitals, art exhibitions and receptions were events not to be missed, and in the social domain the Minister was ably assisted by his wife, whose charm and social accomplishments made her an ideal hostess.

The relations between the Legation and the members and institutions of the Swiss Colony were most happy ones, and both the Minister and Madame Rüfenacht took a great interest in the welfare of the large colony in Germany.

Our country has lost in Dr. Rüfenacht one of its most distinguished sons, a great man and a faithful servant of his native land.

PERSONAL.

We extend our deep sympathy to Dr. W. H. Rüfenacht, of the Swiss Legation, on the death of his distinguished father Minister H. Rüfenacht, which occurred in Berne on Friday last.

L'ÉCHEC DE DEUX EMPRUNTS.

Fait assez rare en Suisse, deux emprunts publics viennent d'échouer. Le premier, celui de la ville de Zurich, était émis à des conditions favorables: au cours d'émission de 96; cependant, la ville n'a recueilli que 58 % de la somme demandée. Les conditions offertes par les Chemins de fer fédéraux étaient beaucoup moins tenantes: cours d'émission 99. Cependant 75 millions de francs sur cent furent souscrits, ce qui constitue un succès relatif, si l'on compare ce résultat avec celui qui venait d'être enregistré par la grande municipalité des bords de la Limmat.

Au Palais fédéral, on explique cette déconvenue sans précédent par l'inflation aux Etats-Unis et par les événements politiques survenus, depuis la conclusion de l'emprunt, à Paris et en Autriche, et qui auraient eu des répercussions en Suisse. Il est bien évident que le marché suisse des capitaux peut avoir été influencé par l'inflation américaine, et que les troubles survenus au delà de nos frontières peuvent contribuer à aggraver en Suisse les conflits politiques et sociaux. On ajoute, dans les milieux officiels, que, en raison

du cours de 99, les épargnants avaient un intérêt à préférer au nouvel emprunt l'un des anciens, en profitant de la dépréciation de leurs cours.

Cependant, ces explications ne sont pas tout à fait satisfaisantes. Au sujet de la dernière, par exemple, l'on n'a pas assisté à des achats de titres d'anciens emprunts; il est certain que, depuis le mois d'avril de l'an dernier, les épargnants théorisaient ou font passer la frontière à leurs économies. Ces phénomènes se sont accélérés après le vote populaire du 28 mai et au lendemain de la victoire socialiste à Genève.

La direction de la Banque nationale montre, dans son rapport annuel, qu'elle a étudié de près le phénomène de la thésaurisation; un examen des quantités d'or et de grosses coupures retirées de la circulation a démontré qu'on peut estimer à un milliard de francs le bas de laine national. Les capitaux se cachent.

La Confédération n'a pas de dette flottante et, grâce à l'adoption du programme financier, son budget est en équilibre. Le passif de la balance des paiements du pays diminue sensiblement. A quoi convient-il d'attribuer la timidité des épargnants? Les raisons en sont multiples et souvent contradictoires.

Les citoyens parcimonieux reprochent à la Confédération de gaspiller les deniers qui lui sont confiés, de ne pas pratiquer une politique de sévères économies et de traiter les contribuables en ennemis, taillables et corvéables à merci. Durant onze mois par année, l'on maltraite les épargnants, pour les couvrir de fleurs le douzième, en leur demandant, le sourire aux lèvres, d'ouvrir les cordons de leur bourse. Cette attitude des pouvoirs publics leur paraît contradictoire.

En outre, les établissements financiers, y compris les caisses d'épargne, sont l'objet de l'hostilité de nombreux groupements, qui vont des communistes et des socialistes bolchéviques à un clan de communistes agrariens mené par M. Muller, de Grosshæchstetten, et à certains frontistes qui prennent des doctrines hitlériennes ce qu'elles ont de plus destructeur. En d'autres termes, l'on craint pour la paix intérieure, politique et sociale. (Nous ne pensons pas que des bruits de guerre puissent être pris au sérieux.)

C'est un peu de tout cela qu'est fait ce sentiment d'insécurité qui engage les épargnants à enfouir leur avoir dans un bas de laine, plutôt que de le confier à la Confédération. Evidemment, cela n'est pas encore grave, ni même très sérieux. Mais c'est néanmoins un symptôme qu'il convenait de relever.

R. BOVET-GRISEL.

(La Tribune de Genève.)

WESEN UND SINN DES SCHWEIZERISCHEN STAATES.

Vortrag von Prof. Dr. Max Huber.

Die Reihe der wertvollen Vorträge, die die Zürcher Studentenschaft diesen Winter unter dem Titel "Politik als gegenwärtige Entscheidung" veranstaltet hat, fand ihren Schluss- und Höhepunkt in einem Vortrage von Prof. Dr. Max Huber, der am 19. Februar in der dichtbesetzten Aula der Universität und in Anwesenheit der Häupter beider Hochschulen über "Wesen und Sinn des schweizerischen Staates" sprach. Prof. Max Huber, der selten spricht, aber immer Wesentliches — es schwingt zwischen den Polen Machtwille und Gottesfurcht — zu sagen hat, verlieh seinen Darlegungen Kraft und Nachdruck durch den Ernst der Ueberzeugung, der ein Hauptcharakteristikum dieses politischen Denkers bildet. Wenn es auch unmöglich ist, die Fülle der Aspekte und historischen Assoziationen wiederzugeben, so sei doch versucht, den Gedankengang wenigstens anzudeuten.

Auf seinen Vortrag über den "schweizerischen Staatsgedanken" hinweisend, den er 1915 an der Jahresversammlung der Neuen Helvetischen Gesellschaft gehalten hat und die Frage prüfend, ob sein heutiges Uebereinstimmen mit jenen Ansichten ein Zeichen geistigen Stillstandes sei, gab Prof. Huber der Auffassung Ausdruck, dass das, was damals über den schweizerischen Staatsgedanken zu sagen war, auch heute noch gilt, weil das Wesen eines Staates in einer Spanne von 18 Jahren nicht fundamental anders wird. Auch die damalige Situation war der heutigen nicht unähnlich. Wenn uns auch vorläufig keine so grosse und akute Gefahr wie der Weltkrieg droht, so gilt es dafür, auf lange Sicht einem zwar weniger in die Augen fallenden, aber nicht minder verhängnisvollen Gefahrenkomplex zu begegnen. Das Gefährliche der heutigen Situation besteht nicht darin, dass wir uns den neuen Schwierigkeiten nicht anpassen könnten oder wollten, sondern darin, dass wir die Notwendigkeit dieser Anpassung nicht einsehen. Diese Anpassung erfordert eine grosse nationale Disziplin, die ihrerseits ein starkes nationales Gefühl zur Voraussetzung hat.

Immer bestand eine starke Spannung zwischen unserm politischen System und den andern Mächten. For 70 Jahren war die Schweiz die einzige Republik in Europa. Seither haben

sich diese Staatsform auch solche Länder zugelegt, die jahrtausendlang nichts von ihr wussten, und es ist deshalb nicht verwunderlich, dass diese Umwälzungen neue Umbrüche nach sich gezogen haben. Drei europäische Grossmächte haben ein politisch-wirtschaftliches System angenommen, das von dem unsern fundamental verschieden ist, und sogar die Vereinigten Staaten von Amerika, deren Verfassung der unsern am ähnlichsten war, sind in gewaltiger Gärung begriffen. Die Spannung zwischen uns und den Mächten wird verschärft durch den Umstand, dass Doktrinen, die bei uns von einer Opposition vertreten werden, in unserer politischen Umwelt verwirklicht worden sind. Schwere jedoch wiegt die Gefahr, die einem Staat von innen her drohen kann. Entscheidend für jeden Staat und damit auch für uns ist die Frage, ob wir uns noch klar sind über Wesen und Sinn unseres Staates, oder ob wir anfangen zu zweifeln und unsicher zu werden. Andererseits kann auch die an sich notwendige Zuversicht in die Richtigkeit des eigenen Soseins ihre Gefahren haben, wenn sie die Anpassung an die jeweilige Wirklichkeit und ihre besondern Aufgaben hemmt.

Wenn wir vom schweizerischen Staate reden — fuhr Prof. Huber fort — meinen wir nicht nur Bund und Kantone, sondern auch die politischen Gemeinden und kommunalen Verbände, die wesentliche Faktoren der Lebenskraft unseres Bundesstaates sind. Staat und Gesellschaft beruhen nicht auf einigen juristischen und leicht in die Augen fallenden Formen: ihr Sinn und Wesen wird für den schweizerischen Sonderfall am besten an Hand der Geschichte aufgezeigt. Enttäuscht von Positivismus und Utilitarismus, wendet sich unsere Zeit wieder der Sinndeutung zu, um die tiefere Rechtfertigung der Dinge und Entwicklungswege zu erforschen. Sinn ist nicht ein ichbezogener Zweck; sondern er bringt ein Sein und Handeln in tiefem Zusammenhang mit etwas, was von höherer Ordnung, längerer Dauer und umfassender Art ist. Wirklicher Sinn kann nur gegeben werden von etwas her, das nicht wie der Staat in beständigem Fluss, sondern eine reale Macht, keine Ideologie, sondern etwas Absolutes ist. In einer Welt ohne Gott hätte auch die Wirklichkeit keinen Sinn; ihre relativen Werte müssten ins Bodenlose versinken. Heute manifestiert sich die Tendenz, den Primat des Willens über das Denken zu proklamieren; aber ein Wille ohne die regulierende Kraft des Ver-

standes wäre wie ein auf hoher See von Winde umhergetriebenes Fahrzeug.

Um unsern künftigen Weg zu erkennen, müssen wir wissen, wo wir gegenwärtig stehen; vor uns die Nebel der Zukunft, orientieren wir unsere Navigation an unserer historischen Entwicklungslinie. Die Wesenszüge eines Staates sind vor allem aus seiner Geschichte zu erkennen. Dies gilt besonders für die Schweiz, die ein historisch gewachsenes Gebilde, ein Ergebnis politischen Willens und Denkens ist. Sie ist nicht aus einer Doktrin oder einer juristischen Konstruktion entstanden, sondern aus gelebtem Recht erwachsen. Der Staat ist in erster Linie Machtordnung; aber der konkrete Staat ist auch ein Kontinuum schicksalhaft verbundener Generationen. Blut, Bererbung und Lebensweise der verschiedenen Gruppen eines Staatsvolkes können Einheitlichkeiten schaffen, die auch in der Denkart zum Ausdruck kommen. Neben den blutmässigen Elementen ist auch in der Schweiz die Bodengestalt von grosser Bedeutung; im Charakter ihrer Bewohner spiegelt sich die Landschaft; die politischen Bünde haben die Generationskette zu Schicksalsgemeinschaften zusammengeschlossen. So entstand aus Volk und Landschaft das Vaterland. Aber weder die geographischen noch die blutmässigen Faktoren haben die Schweiz zwangsläufig zu einem einheitlichen Staatswesen prädestiniert. Sie lebt aus ihrem politischen Willen, aus ihrer politischen Tradition. Aus dieser Betrachtung des Staates ergeben sich zwei Konsequenzen: Weil der Staat ein historisches Gebilde ist, leben wir im geschichtlichen Bewusstsein, in der Tradition. Sowohl bei der Entwicklung der einzelnen Bünde als bei der Gründung des Bundesstaates hat sich der Sinn für politische Tradition zweckvoll, je glücklich ausgewirkt. Vergleicht man die Schweiz mit andern Ländern, so fällt ihre Stabilität auf, die trotz der Anteilnahme der Schweizer an europäischen Stürmen und Bewegungen als ausserordentlich gross bewertet werden darf. Aus dieser Jahrhunderte alten Tatsache ergibt sich auch die Zukunftsprognose. Nur England, Schweden und die Schweiz haben ihre Staatsform organisch aus dem Mittelalter weiter entwickelt, und von den Bünden, die sich im Mittelalter entwickelt haben, sind nur die schweizerischen am Leben geblieben. Diese eigenartige Konstanz der politischen Entwicklung gibt auch gewisse Garantien für die Zukunft, während Verfassungen die den Staats-